



grobiosciences

Chroniques de la Mission Agrobiosciences

Carnets de voyage (22-29 août 2001)

Les nouveaux regards de Budapest

Jean-Claude Flamant
Mission Agrobiosciences

Edité par la Mission Agrobiosciences. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Fréquemment sollicité par des instances scientifiques ou agricoles étrangères, Jean-Claude Flamant retire de ces voyages en terres connues ou inconnues ces « Carnets » où se mêlent son regard de zootechnicien, de naturaliste, de découvreur, de prospectiviste et... d'homme sensible aux paysages et aux individus.

C'est à l'occasion d'une réunion scientifique de la Fédération Européenne de Zootechnie que Jean-Claude Flamant s'est rendu pour la deuxième fois à Budapest, à près de vingt ans d'intervalle.

C'est cette redécouverte dont il écrit ici la partition, mêlant l'air entêtant d'une vieille chanson populaire, les mélodies en sous-sol des métros, les tressaillements des tramways et le silence des statues déboulonnées, les violons des tziganes et le rap des plus jeunes.

Une musique en un refrain et sept rhapsodies hongroises, pour appréhender les nouvelles réalités de cette capitale européenne.

Comme le refrain d'une chanson

« Revoir Budapest ! », c'est un peu comme chanter « Revoir Paris ». Venant de l'aéroport, le minibus a abordé soudainement le pont qui franchit le fleuve au niveau des quartiers en plein développement, à l'est de la ville. Mon regard se porte instinctivement sur la droite. De nouveau, un choc esthétique. Je retrouve l'ambiance ressentie lors de mes premières venues : les hauteurs de Buda avec le château royal, le Mont Gellért au pied duquel l'hôtel du même nom construit au début du siècle, avec ses piscines thermales et son allure de monument, la façade de l'Université technologique le long du fleuve, l'ampleur majestueuse du Danube... les ponts suspendus qui font le lien entre Buda et Pest, la coupole du Parlement dont le néo-gothique évoque son homologue britannique. Quelle belle capitale ! En marge de la réunion scientifique qui se réunit ces jours-ci, je voudrais essayer de saisir quelques traits de la vie hongroise d'aujourd'hui, entrer en résonance avec le rythme quotidien de la population, retrouver les sonorités des danses tziganes, des violons et du cymbalum qui circulent dans les rues et dans les cafés de la ville. L'esthétique de Budapest est inséparable de la musique, la musique des airs populaires comme la musique universelle des œuvres de Zoltán Kodály, de Béla Bartók, de Franz Liszt, sans oublier les compositeurs qui ont été tellement impressionnés que leurs danses et leurs marches sont devenues quasiment inséparables de la musique hongroise, plus hongroise même que si elle était d'origine hongroise – Johannes Brahms, Hector Berlioz...

« *Qu'est-ce qui a changé depuis ma première venue en ces lieux ?* ». C'est pourtant la question que je me pose alors que je parcours à pied, la nuit tombée, les boulevards qui vont du Centre de Conférence de l'Université Technologique de Budapest où se tient le rendez-vous annuel de la Fédération Européenne de Zootechnie - autrement dit la « FEZ » - à un hôtel de la périphérie. Ce devait être en 85 ou 86... pour un Symposium scientifique qui se tenait à Debrecen, dans la partie est de la Hongrie, proche de la frontière roumaine, sur le thème des « Grandes unités d'élevage ovin ». Il venait à la suite, et comme en contrepoint, d'une des Séances de la Réunion Annuelle de la FEZ qui s'était tenue cette année-là à La Haye consacrée aux « Petites unités d'élevage ovin ». J'étais passé directement des quelques têtes de brebis qui pâturaient en compagnie dans les polders de l'île de Texel aux grands troupeaux Mérinos des coopératives socialistes hongroises. L'année suivante, j'étais revenu à Budapest, cette fois pour présider un Symposium international sur les moutons Karakul, célèbres pour leur fourrure « astrakan », Symposium suivi de la Réunion Annuelle de la FEZ qui se tenait cette fois au Palais des Congrès.

« *Qu'y a-t-il de changé* » depuis cette époque, il y a quinze ans ? La question me revient tel un refrain. L'atmosphère des rues, le décor des immeubles, la circulation et les marques des voitures ? Ou

simplement le fait de savoir que l'on ne vit plus ici dans un régime politique totalitaire, sous surveillance du « grand frère » soviétique, dans une ville qui a vécu les événements révolutionnaires et dramatiques de 1956 ?

Première Rhapsodie

Une plongée en tramway au cœur de la ville au travail, ce matin dès 8h00, pour tenter de me sentir vivre dans la grande métropole si loin de ma campagne lauragaise. La période d'été n'apparaît pas aussi assoupie dans la capitale hongroise qu'elle l'est à Toulouse ou à Paris. Dans la rame, beaucoup de femmes jeunes, assez peu d'hommes. Peu d'échanges me semble-t-il entre les passagers. Dans un coin, un clochard qui semble avoir passé la nuit sur place, courbé de sommeil sur son siège, le nez au-dessus de quelques bouteilles de bière vides et des feuilles de journaux qui s'étalent sur le sol souillé... Sur la grande avenue circulaire que nous parcourons dans Pest, de grands hôtels en restauration, des immeubles à la façade ouvragée avec une abondante statuaire, l'héritage de la richesse ancienne de la ville. La foule et la circulation se densifient au fur et à mesure de la progression du tramway vers le centre ville. Des mouvements importants de passagers – descentes et entrées - lorsque la ligne croise une correspondance du métro. Je descends à « *Oktogon tér* » : la Place de l'Octogone. Cette place a vraiment cette forme géométrique, au croisement de deux avenues importantes de Pest dont les angles ont été coupés. D'ailleurs, même lorsque le gouvernement communiste l'avait appelé « November 7 Tér », souvenir des événements de 1917 en Russie, les habitants de Budapest ont continué à l'appeler « Oktogon ». J'emprunte ce que crois être un passage souterrain pour traverser l'avenue et je me retrouve en quelques mètres directement sur le quai du métro, un petit métro rouge, à peine plus long (3 voitures) que le tramway jaune en surface. Je consulte mon guide de Budapest : c'est la ligne « historique » de la ville, construite en 1896, la première ligne de métro du continent (avant même celui de Paris : un peu d'humilité !). C'était à l'occasion des fêtes du « Millénaire »... le millénaire de l'arrivée des Magyars en Hongrie, la grande période de prospérité du Royaume de Hongrie.

Retour à la nouvelle Université Technologique et Economique, le long du Danube, où se tient notre Congrès : elle est installée sur la rive gauche du Danube en amont de la ville, au milieu d'un vaste chantier, dans le prolongement de la célèbre Université de Budapest de l'autre côté du Pont Petöfi. « *Science Park* » a pour ambition d'être un pôle d'émergence des hautes-technologies à Budapest et en Hongrie, notamment dans le domaine de l'informatique, en référence à l'Europe de son appartenance dans le futur.

Je fais la connaissance d'Estván Feher, économiste, directeur de cabinet du Ministre de l'Agriculture dans l'ancien gouvernement, celui qui s'est fait battre aux élections il y a 6 mois. C'est un des contacts privilégiés d'Alain Pouliquen, économiste à l'INRA de Montpellier, qui a suivi sa trajectoire au cours de ces 30 dernières années. Alain me le présente. Quelle expérience que celle d'Alain ! Il est devenu l'un des rares et très recherchés experts en matière d'économie et de politique agricole des « PECO ». Quels réseaux de connaissances dans ces pays en complète transformation aujourd'hui ! « *En transition* » disent mes collègues de Slovaquie et de Pologne qui les dénomment en anglais « Central and East European Countries » (CEEC). « *En restructuration* » préfèrent dire les allemands et les anglais. Des mots qui veulent traduire une même réalité mais qui expriment des conceptions différentes du sens à donner aux transformations en cours.

Je découvre qu'Estván est un fervent défenseur de la langue française au sein de l'Université de Gödöllő. Nous sympathisons très rapidement autour de quelques petits verres de pálinka. Au cours de nos conversations, j'évoque ce directeur de coopérative agricole, relativement jeune, dont je me souviens qu'il s'était exprimé en un français absolument parfait en vocabulaire et en syntaxe, lors d'une réception à Debrecen en 1985 où la pálinka n'était pas non plus rationnée. J'avais remarqué que ce français était parlé avec un accent particulier que je n'arrivais pas à situer. Ce n'était pas un accent slave, hongrois, allemand, ni un accent du sud-ouest de la France ou de Marseille dont je percevais la musique. Et soudain, j'en avais compris l'origine en l'écoutant me raconter son expérience... : il avait été envoyé en Algérie dans le cadre de la coopération de la Hongrie avec l'Algérie, et c'est là-bas qu'il avait appris le français. C'est pourquoi il le parlait avec cet accent si particulier, qui était aussi celui des « pieds-noirs ». Estván m'explique alors que c'est lui qui était alors le responsable de ce programme d'appui à l'Algérie, pour la création d'unités d'élevage de volailles, au début des années 80, et qu'il avait envoyé cent cinquante techniciens là-bas. Il me promet d'essayer de retrouver ce garçon dont j'avais apprécié à la fois l'accent et l'attitude de chef d'entreprise. Il avait personnalisé pour moi le dynamisme des cadres économiques qui avaient pris leur place dans l'évolution du régime communiste hongrois, particulière et intéressante parmi les autres « PECO », après le traumatisme de 1956. Une économie non pas « dirigée », mais « administrée » me précise à ce propos Alain Pouliquen auquel je raconte cette anecdote : un système hongrois laissant effectivement des degrés de liberté non négligeables pour les initiatives individuelles et pour l'esprit d'entreprise. « *C'est pourquoi, me dit-il, après les premières années de dépression due à la remise en cause de tout le système, la Hongrie possède des atouts humains tout à fait remarquables pour réaliser sa progression dans le cadre de l'Union Européenne* ».

Rhapsodie en jaune, rouge et bleu.

« *Qu'y-a-t-il de changé dans Budapest ?* ». Ces paroles me poursuivent encore, alors que je trouve une réponse à cette question, de manière inattendue, dans le hall de l'hôtel, un petit dépliant qui vante à destination des touristes la visite du « Statue Park »... Voilà l'explication ! Les statues de bronze, qui célébraient les héros de la révolution soviétique et qui « ornaient » les rues de Budapest, ont été démontées et rassemblées dans un parc d'exposition dans une lointaine banlieue de la ville. Une fin dérisoire pour les emblèmes de ceux qui s'étaient proclamés les « héros » de la victoire du prolétariat. Une des choses qui ont donc changé dans les rues de Budapest, c'est que Lénine, Staline et les autres... ont disparu de la circulation, dans les deux sens de l'expression. Déjà en 1956, la statue de Staline sur la place du même nom – aujourd'hui place Blaha Lujza - avait fait les frais de la révolte populaire... C'était le 23 octobre 1956, m'apprend un livre de photographies qui vient d'être édité, et que j'achète au supermarché sur le chemin entre l'Université et l'hôtel. Je ne peux pas lire cette langue curieuse qu'est le hongrois, mais la photo de la tête de la statue de Staline gisant au milieu du carrefour, environnée de la foule, est significative.

Il y a aussi ce qui n'a pas changé à mes yeux depuis quinze ans : les tramways jaunes qui circulent avec efficacité dans toute la ville. Efficacité malgré le fait que, sur certaines lignes, les voitures et les voies appellent selon moi une remise en état urgente. Sur la ligne qui circule entre la place Móricz Sigismondz et le pont qui traverse le Danube en face de l'hôtel Gellért, sur le boulevard Bartók Béla (il faut s'y faire, l'appellation des rues place le prénom après le nom, contrairement à notre usage : Béla Bartók je connais !), ça secoue vraiment beaucoup. Les rails semblent avoir oublié leur devoir de rectitude. Et sur la place Móricz Sigismondz, qui est un carrefour de plusieurs lignes de tramway, à proximité de l'hôtel Flamenco où je loge, je remarque que les rails sont ébranlés à chaque passage de voiture automobile qui traverse les voies ! Dans ces conditions, au cours du parcours, il est indispensable de s'agripper aux barres, ou sinon de rester assis sur les sièges à la moleskine fatiguée.

En fait, au fil des jours et de mes déplacements, je fais le constat qu'il y a à Budapest trois types de tramways, même s'ils sont tous jaunes - alors que les bus sont d'un bleu outremer délavé. Répertoire !

... Une rame composée de deux voitures de petit format, qui circulent sur des voies plus ou moins bien consolidées, entre les pavés (la ligne 19 ou la 49, au niveau de l'hôtel Gellért).

... Une rame de deux voitures également, mais de taille plus grande, chacune étant elle-même composée de deux parties articulées, ce qui permet de circuler sur des voies avec des rayons relativement courts. L'ensemble forme une rame beaucoup plus imposante que la précédente, avec une grande capacité de voyageurs. Les voies sont solides, installées sur une chaussée bitumée au milieu de grandes avenues.

... Enfin, un tramway composé de deux voitures de conception nouvelle, en site propre au milieu de l'avenue, sur des voies également nouvelles, telles que des voies de chemin de fer avec traverses et ballast visibles. Pas de courbes resserrées. Ça avance vite et sans vibrations, sans sauts inattendus... C'est en quelque sorte ce qu'on pourrait appeler un « pré-métro ».

Seuls les deux derniers types se rapprochent des standards modernes, mais le premier type de tramway, au charme archaïque, n'est pas sans intérêt. Il serait dommage de les remplacer. Ils participent au charme de la ville comme ceux de Lisbonne.

Les flancs jaunes de tous ces tramways sont couverts de publicités. C'est ainsi que « Médina Tour » propose le rêve de merveilleux voyages en Tunisie ! Le signal est très clair : ici, depuis 10 ans, on ne va plus à Moscou ! En revanche, les Italiens débarquent par fournées de 5 ou 6 autocars pleins pour visiter Budapest et la Hongrie... C'est une invasion dans notre hôtel. Le matin, ils sont en foule bruyante à faire le plein des quatre ascenseurs pour attendre l'ouverture de la salle de restaurant dès 7 heures. En dix minutes, le buffet est vidé malgré son abondance. Ils remplissent leurs assiettes d'une quantité incroyable de croissants, pains, melons, jambon, omelette, beurre et confiture... Et en à peine 20 minutes, tout est mangé ou peut-être bien entassé dans des sacs à provision pour pouvoir tenir toute une « dure » journée de visites. Passé le flux, à 7h30, la salle à manger respire, les serveuses remettent en place les tasses et les couverts et réajustent les nappes après la bourrasque italienne, et le buffet est de nouveau garni. On peut circuler sans risque d'être bousculé... La horde est partie découvrir de nouveaux horizons. Les délégués à la Réunion de la FEZ peuvent commencer leurs conciliabules autour d'une tasse de café et d'un « eggs and bacon ».

Je découvre aussi le métro que je n'avais pas eu l'occasion de prendre lors de mes séjours antérieurs : cette année, les congressistes disposent d'un coupon de voyage pour tous les transports en commun, ce qui permet de satisfaire sans compter toutes les envies de circuler d'un bout à l'autre de la ville... Il y a trois lignes de métro matérialisées sur les plans par une couleur : la ligne bleue, la ligne verte et la ligne rouge. Il m'a semblé d'abord que ce n'était pas uniquement la couleur du tracé sur le plan, que c'était aussi la couleur des rames... Hypothèse confirmée par mon premier contact avec la ligne rouge n° 1, celle de la Place Oktogon. Confirmée aussi pour la ligne bleue que j'emprunte ensuite. Mais ce n'est pas vrai pour la ligne verte, où les voitures sont du même bleu que celles de la précédente !... En fait, la distinction à faire n'est pas celle là. J'ai vraiment tout faux - ce sont les dangers de la généralisation hâtive, vraiment classique de la part du voyageur qui débarque ! Mes lectures vont m'en donner la clé : après la mise en service de la première ligne, la ligne rouge, celle du « Millénaire », il a fallu attendre les années 70 pour construire deux nouvelles lignes, la bleue et la verte, enfoncées très profondément, selon le modèle soviétique des métros de Moscou ou de Léninegrad, susceptibles de servir d'abri antiaérien pour la population, et dont les rames sont toutes bleues !

Troisième Rhapsodie : rap et tzigane

Alors, encore une fois, la question : « *qu'est-ce qui a changé ?* ». Il n'est pas si facile que cela d'y répondre, car en 1985-86 je n'avais pas regardé la ville aussi attentivement qu'aujourd'hui, avec le projet de décrire ce que je voyais. Et lors d'une autre venue en novembre-décembre 1996, l'hôtel où se tenait notre Symposium était largement à l'écart de l'agglomération, derrière la colline de Buda et sans possibilité de promenade facile dans le centre ville. Ce soir, j'essaye de répondre à cette question en parcourant les rues de Pest entre le fleuve et la gare de l'Est et en essayant de pointer ce qui pouvait ne pas exister « avant ». Inventaire !

... L'invasion des « Mac'Do », « Burger King », « Pizza Hut » dans quasiment tous les quartiers, et avec d'abondantes publicités sur de grands panneaux un peu partout en ville et dans le métro ! Que devient l'excellente cuisine hongroise aux connotations orientales ?

... Un quartier complet de rues piétonnes, qui s'articule à l'ancienne rue Váci (Váci Utca), qui a toujours fait la réputation de Pest depuis le 19^{ème} siècle, avec ses boutiques de luxe pour touristes et aussi ses nombreux petits marchands installés au milieu des rues qui tous proposent objets d'artisanat, cartes postales, guides touristiques, ouvrages divers (« Hongrie », « Budapest », « Hungarian cooking ») en toutes langues.

... La restauration des façades aussi. En régime communiste, une restauration et ses ravalements, lorsqu'ils étaient mis en œuvre, concernaient l'ensemble d'une rue ou d'un quartier, comme par exemple le quartier de la citadelle à Buda, dont j'avais vu les travaux en 1985 avant que cet ensemble soit inscrit par l'UNESCO au Patrimoine Mondial de l'Humanité. Aujourd'hui, c'est l'initiative individuelle qui prend le relais, selon les moyens financiers disponibles. Par exemple, voici l'hôtel Mercure de la Place Blaha Lujza, dont la façade néo-baroque fin du 19^{ème} a été remise à neuf, en bleu émeraude, avec des chamarrures blanches.

Il y a aussi ce qui n'a pas changé. Les rues de Budapest sont toujours remplies de musique. Budapest respire en musique ! Les orchestres tziganes à la porte et sur les terrasses des restaurants, par exemple à côté de la salle de concert « Vigadó ». Mais en contraste avec une manifestation de pauvreté dans un décor de luxe. Sur la place Mihály-Vörösmarty, devant la célèbre et très chic pâtisserie confiserie « Gerbeaud », deux vieux musiciens. Un violoneux, rejeté à l'entrée de la bouche de métro, et dont le son perce difficilement au milieu de la circulation. Et dans un autre coin de la place, devant un grand magasin de CD et de vidéo, un misérable joueur de cymbalum, quasiment à genoux sur le pavé, le corps totalement effondré sur un petit instrument, accompagnant ses gestes frénétiques de chants aux tonalités de fado dramatique. A deux pas de là, au carrefour de deux rues piétonnes, Váci Utca et Deák

Ferenc Utca, autre ambiance : quatre jeunes s'exercent au rap, et s'applaudissent mutuellement, au son des musiques qui s'échappent de leur bloc radio-magnéto posé sur le sol.

Et puis, à Budapest, on revient toujours au Danube, ce fleuve puissant et large qui coule, qui traverse la capitale entre Buda et Pest, inexorablement comme le temps qui passe, évidemment, banalement. Banalement ? Pas si banal que ça, car tout dépend du décor. Comment l'ornement de ce cours est-il maintenant ? Je m'aperçois qu'une voie sur les berges sur la rive gauche a été ouverte, pour une circulation de plus en plus abondante malgré l'efficacité et la diversité des transports en commun. A l'heure du départ au travail le matin, on circule à touche-touche... Dans la circulation on peut remarquer encore quelques « Traban » à deux temps et autres anciennetés de la construction automobile communiste, au milieu d'un trafic de véhicules de modèles récents, Renault, Volkswagen, etc. Quant aux piétons, je remarque aussi leur discipline, le respect du feu rouge, le respect du passage qui leur est réservé...

Je traverse le pont suspendu au-dessus du Danube, en face de l'Hôtel Gellért. Le Pont de la Liberté (Szabadság Hid). Il tremble à chaque passage de tramway. Je me souviens de ma première promenade dans Pest, en venant de la citadelle du Mont Gellért, d'un marché où s'étaient des produits locaux, avec des grappes de paprika qui ornaient sa façade. Le marché est toujours en place, magnifiquement restauré, mettant en valeur son architecture fin 19^{ème}, à la haute voûte métallique façon « Baltard ». Mais les commerces sont également restaurés : ce sont certes toujours des produits locaux, mais maintenant, on fait ici dans le luxe : foies gras, vins de Tokay, et même fromage Basque « Etorki » et Roquefort.

Une longue promenade dans Pest en attendant la réception donnée dans la salle de bal de l'Hôtel Intercontinental au bord du Danube, côté Pest...

« Párizsi Udvar »... « Le passage de Paris ». Un passage fin 19^{ème}, avec sa décoration de marqueterie colorée dans une architecture de métal. Une galerie marchande, avec ses commerces recherchés - antiquités, librairie étrangère, vêtements de luxe...

« Semmelweis Ut » Quelques pas après « Párizsi ». Une petite rue qui s'articule à la grande avenue Kossuth, petite mais remarquable par son ambiance végétale, avec de grands arbres dont les ramures forment une voûte propice aux tables des petits cafés.

Métro ligne 2. Le souffle qui précède l'arrivée de la rame est d'une force telle qu'il décoiffe... et qu'il soulève les jupes. Les passagers habitués se réfugient derrière les grands piliers de la station, avant l'arrêt.

Je découvre l'immense voûte métallique en arc de cercle de la Gare de l'Est (construite selon les plans de l'atelier d'Eiffel). En façade, la verrière se projette comme la rosace d'une cathédrale. Le « Trans Balkan » est prêt à partir vers Thessaloniki. Sur le terre-plein, le contrôle d'identité routinier de deux jeunes, un garçon et une fille, avec sac à dos, par deux policiers. Un groupe de retraités, animé, autour d'un échiquier. La partie arrive à sa fin... Une bagarre entre un cavalier noir et un cavalier blanc. Les noirs n'ont plus que trois pions. Les blancs disposent encore d'une tour, d'un fou, d'un pion... Les spectateurs commentent, se passionnent. Les deux joueurs s'interpellent pour le respect scrupuleux des règles du jeu.

De retour à l'hôtel, je prends le tram qui longe le Danube, rive droite, depuis l'hôtel Inter Continental, en face de la ligne magnifique des monuments illuminés de Buda. La ligne passe sous chacun des ponts. Je descends à la station du pont Szabadsag pour avoir ma correspondance avec le désormais familier tramway 49. Les murs du quai et les escaliers qui descendent depuis le quai sont intégralement décorés... par les tags ! C'est aussi ça le changement !

Quatrième Rhapsodie : la nouvelle partition génétique.

Séance inaugurale de la Réunion Annuelle de la FEZ célébrée dans l'atrium de l'Université Agricole de Gödöllő, là où s'était également déroulée la première Réunion Annuelle accueillie par la Hongrie. C'était en 1971, et j'avais failli y venir. Les discours se succèdent, en hongrois d'abord (Andras Vonza, Ministre de l'Agriculture) ou en anglais (Laszlo Fésüs, Président du Comité d'Organisation Hongrois). Aimé Aumaître, nouveau Président de la FEZ, français, enchaîne avec un discours très enlevé... en anglais. Surprise, le Recteur de l'Université de Gödöllő, Zsolt Fabian, nous souhaite la bienvenue... en français. Il est très applaudi !

Le programme se poursuit avec la remise d'un « award » de la FEZ à Kristov Kallay et à Artur Horn. Cela fait partie des rites propres à ce genre de manifestation. Mais les discours d'éloge des impétrants symbolisent la clôture définitive d'une période pour les zootechniciens, celle durant laquelle il ne faisait pas bon de vivre en Hongrie, si l'on était membre d'une famille d'aristocrates comme Kristov Kallay ou si l'on défendait la génétique mendélienne comme Artur Horn.

Kristov Kallay, est le fils du Ministre de l'agriculture du dernier gouvernement hongrois avant la prise de pouvoir par les communistes. Sa carrière se déroule à la FEZ et à la FAO, avec l'option décisive d'André-Max Leroy, alors Président de la FEZ qui le choisit comme Secrétaire Général. C'est lui qui est venu me sonder en vue de m'introduire à la Présidence de la Commission Ovine et Caprine à la fin

des années 70, et depuis nous sommes restés très liés. Il est toujours impeccablement habillé, avec son nœud papillon et son français parfait d'aristocrate hongrois. Il est aussi ambassadeur de l'Ordre souverain de Malte auprès du Saint-Siège. Je crois comprendre, en échangeant avec lui, qu'il a renoué avec les plaisirs de la chasse sur les terres familiales dont il a retrouvé la propriété.

Artur Horn et son engagement dans la génétique des bovins, malgré Mitchourine et Lysenko... Il ne faut pas oublier ces moments noirs du régime stalinien pour les tenants de la génétique mendélienne alors considérée comme « bourgeoise » et donc ennemie du peuple. J'étais jeune chercheur à Jouy-en-Josas, lorsque je l'ai rencontré et déjeuné en sa compagnie, avec mes collègues du groupe « Poly », en 1966-67. Il nous avait alors raconté les difficultés qu'il rencontrait, avec ses collègues chercheurs, pour conduire des expérimentations de croisements entre des races bovines hongroises et des Jersiaises et autres races de l'ouest !

Et maintenant, après ces épisodes protocolaires, un concert de l'Orchestre Symphonique de Gödöllő et son interprétation magistrale de la Danse Hongroise de la Damnation de Faust (toujours une expression des liens entre la France et la Hongrie). Vraiment, c'est un Berlioz dans la version bruyante qui nous est offert ! Mais le bis permet au chef d'orchestre de prendre enfin en main ses troupes avec la Danse Hongroise n°5 de Brahms. Vendredi soir, l'Ensemble National Tzigane de Budapest en donnait une version à la fois plus désordonnée mais plus chaleureuse...

La soirée se déroule comme une succession des mesures composant une portée musicale, les notes d'un rythme, les couleurs d'un tableau impressionniste, les touches d'un piano, la symphonie des instruments... Budapest et la Hongrie sont envahies de musique, expriment la musique. La cohorte des bus nous achemine au Palais Royal de Gödöllő où nous sommes accueillis par une sonnerie de fanfares depuis le balcon d'honneur du Palais. Un quatuor de bois dans la cour du Palais, et un quatuor de cordes dans la salle de réception du château -trois jeunes femmes au violoncelle et un homme à la contre-basse. Et l'ambiance légère est également le fruit des petits verres frais remplis de pálinka ! Toujours le charme de la Hongrie...

Nos hôtes hongrois ont installé un immense chapiteau dans le parc du château afin que nous apprécions toutes les saveurs de la cuisine et des vins du pays. Et sur la tribune installée au centre, se succèdent orchestres et danses. En final, un groupe d'enfants fait l'admiration de tous, particulièrement un garçon qui n'a pas plus de 5 ans. L'assistance se lève pour entourer la scène et l'applaudir avec enthousiasme. Et voici le bis final, lancé par deux garçons de 7-8 ans qui pointent leur doigt vers l'orchestre, à l'autre bout de la scène, et relancent le jeu de la machine tzigane...

Rhapsodie pour Pest 1956.

Ce quartier, que je traverse tous les jours, s'étend au sud du Mont Gellért et de la colline de Buda, autour de la place dite « du 23 Octobre », dont le nom rappelle l'insurrection débutée à cette date, et de ce côté-ci du Danube, depuis l'Université.

Deux ouvrages : « 1956 ... *Hogy legyen jel*¹ », par Bayer Zsolt. Un livre de photos édité l'an passé. « *Insurrection ! L'enfer d'une nation : Budapest 1956* », par David Irving (1981). Ce dernier livre acheté en 1989, dans une braderie de bouquins, est un ouvrage de référence.

En fait, en 1985 et 1986, je ne m'étais intéressé qu'à Gellért et son hôtel thermal, à la colline de Buda et à ses monuments, et j'avais négligé la partie basse de la ville, c'est-à-dire le quartier de Pest, exceptée une incursion pour acheter quelques disques de la marque « Hungarophon », alors très réputée pour ses enregistrements de musique classique des grands compositeurs hongrois ou des airs traditionnels et danses folkloriques... Cette fois-ci ma curiosité m'amène à retrouver les lieux de l'insurrection de 1956.

Impressionnantes, les photos du livre de Bayer Zsolt. Celles de la tête de la statue monumentale de Staline gisant au milieu du carrefour Blaha Lujza, affublée d'un panneau de limitation de vitesse : « 5 km/h » ! Et David Irving assure que cette statue gigantesque, abattue en une heure à peine au soir du premier jour de l'insurrection, le 23 octobre, avait été édifée avec le bronze des statues des célébrités de l'histoire hongroise ! Or ces statues, commentent John Lukas, avaient pour origine une remarque de l'Empereur François-Joseph, lors de sa visite à Budapest : cette ville n'a pas de statues. Aussitôt les Hongrois s'étaient exécutés et avaient introduit à Budapest une abondante statuaire !

Et il y a aussi ces photos de tramways renversés sur les avenues, qui ont été également dépavées, ces mêmes lignes de tramways que j'ai parcourues en ces mêmes lieux : Rákóczi, Muzeum, Józset...

Puis voici les photos des chars russes qui prennent position dans les mêmes avenues, dès le 24 octobre, avec des façades d'immeubles éventrées... Et aussi d'autres chars barrant le Pont Petöfi, le large pont sur le Danube que j'emprunte pratiquement tous les jours, à côté de notre Centre de conférences. Petöfi, c'est le nom du Cercle des Ecrivains qui joua avec les étudiants de l'Université voisine un rôle si important dans les fermentations qui aboutiront à l'insurrection, sans que celle-ci soit organisée. Selon David Irving, cette absence de structuration et de leaders, c'est ce qui a fait la force de

¹ « 1956 ... Pour qu'il en reste un signe »

l'insurrection de Budapest – par le caractère imprévisible et surprenant des mouvements de foule déclenchés - et sa faiblesse finale par manque d'organisation et de direction politique.

Sixième Rhapsodie : la populaire.

Le jour se lève beaucoup plus tôt à Budapest qu'à Toulouse. La Hongrie a abandonné l'heure de Moscou et s'est mise à l'heure de Bruxelles, alors que l'écart par rapport au soleil est de l'ordre d'un fuseau horaire. Dès 7 heures, les courts de tennis sont occupés avant que la chaleur ne devienne insupportable. Pourtant, dans ce quartier périphérique de Budapest, la condition des habitants semble relativement modeste si l'on en juge par les vêtements de ceux qui circulent à pied ou qui prennent les tramways. Les tenues apparaissent « défraîchies » : robes ou jupes en tissu de couleur imprimé et corsages pour les femmes... Et pour les hommes, jeans plus ou moins « boudinés », ou pantalons sans forme, avec polo ou chemise à large bandes. Quelques uns s'affichent en bermuda et tee-shirt estivaux, mais si peu. De rares belles jeunes filles offrent au regard leur nombril élégant et leur pantalon ajusté sur les fesses. Ce n'est pas ici le quartier de la rue Váci où se presse la foule cosmopolite du tourisme international. En fait, les seules tenues d'allure « mode », voire osées, nous les avons seulement aperçues dans la foule qui se pressait autour de la fête débridée qui battait son plein samedi soir auprès de la Place du Millénaire et du Parc de Városliget (le Jardin de Ville), en allant au dîner donné par le Comité d'Organisation Hongrois dans la cave d'un célèbre restaurant.

Une incursion dans le marché, devant la station du tramway qui va me conduire vers l'aéroport du retour... Des fruits et légumes de producteurs locaux, de grosses carottes non calibrées, et aussi des tomates de toutes formes, des poivrons et des melons de toutes couleurs... Des rayons de charcuterie, avec de nombreux chaland qui observent (qui pointent la hausse des prix ?), et aussi quand même des acheteurs. Mais devant les portes, de pauvres femmes qui essaient de vendre quelques bouquets de fleurs, ou quelques légumes de leur jardin. Un SDF endormi sur la pelouse, à deux pas des marchands. Un collègue français m'assure que devant le marché central de Budapest, il a vu des petites vieilles réduites à vendre leurs vêtements usagers « et mêmes leurs culottes » me dit-il...

Vesnet. C'est le terminus de la ligne de métro n°2. Une gare à ciel ouvert. C'est aussi de là que partent les bus pour l'aéroport. Tout est aérien ici ! De très grands quais, ceux du métro et ceux de la gare de chemin de fer de ce pôle que l'on pourrait qualifier comme étant « multimodal ». Depuis les quais, on accède par des escaliers à une longue galerie marchande qui surplombe les voies, une ambiance animée, colorée de jaune, de safran, de paprika... De nombreuses petites échoppes s'alignent le long de la galerie, pour boire, pour manger... des sandwiches, des pizzas... pour lire les journaux et des

livres bon marché. Les usagers des transports en commun sont aussi des consommateurs ! On redescend sur un terre-plein où s'alignent les autobus qui partent vers diverses directions. Là aussi des petits commerces de toutes sortes : marchands de fruits et de légumes, vêtements, fleurs, journaux et livres... le tout dans de petits cabanons préfabriqués, également jaunes et rouges. Au pied des escaliers, un joueur de flûte et un joueur de piano électronique mettent la touche musicale qui caractérise finalement Budapest, et donne une atmosphère de fête à cette foule de jeunes, de travailleurs, de mères de familles qui se pressent dans leur quotidien de banlieue.

Vesnet est un quartier populaire à la limite sud-est de l'agglomération de Budapest. A quelques deux cents ou trois cents mètres de la station de métro, le regard se porte vers une cité de grands immeubles style années 70. Le bus démarre en direction de l'aéroport. Sans stress aucun, sans souci apparent de l'heure de départ de nos avions, il va nous conduire à Feherhaggy en une demi-heure, à petite vitesse - pas plus de 50km/h - sur une petite route goudronnée, marquée par de nombreuses traces de réparation, et qui borde la voie express centrale qui va de Budapest à Debrecen au sud-est de la Hongrie, à la frontière roumaine.

Septième Rhapsodie : l'Européenne.

Le vol d'Air France pour Paris a plus d'une heure de retard... J'ai le temps de remettre de l'ordre dans mes sacs où j'ai entassé pêle-mêle toute la « doc » récupérée sur les tables des séances de la FEZ, les dépliants collectés à l'hôtel, les derniers achats... On ne se méfie pas suffisamment en voyage du poids que tout cela finit par prendre, mais d'un autre côté si je veux garder quelques « marqueurs » pour ne pas oublier l'épaisseur des événements de ces jours, ces détails sont indispensables... dans la ligne des recommandations de Jean Chesnaux sur « L'art du voyage » (Bayard Editions, 1999).

Que suis-je venu faire ici à Budapest ? Qu'ai-je appris ? Quelles informations collectées ? Quelles réflexions élaborées au cours de ces journées ? Et finalement, « *Qu'est-ce qui a changé ?* », pour revenir à la question que je me suis posé en parcourant les avenues de la belle capitale.

J'ai trouvé des réponses dans le contenu d'un Workshop consacré à la restructuration des systèmes d'élevage dans les pays d'Europe Centrale anciennement communistes. Un Workshop dont l'objet était de présenter les conclusions d'un travail de recherche coopérative réalisé sous l'impulsion exigeante d'Annick Gibon, cheville ouvrière de l'opération². Sur la base de diagnostics des systèmes

² Une « Action conjointe », financée par le Bureau Européen de la FAO sous l'égide de la FEZ (Fédération Européenne de Zootechnie) dans le cadre du Groupe de Travail de la FEZ sur les Systèmes d'Elevage en Ferme (« Livestock Farming System Working Group »). Au total 6 équipes de recherche y ont contribué, dans 5 pays (Pologne, République Tchèque,

d'élevage en ferme, je comprends que ce qui a changé, c'est la direction du regard des acteurs et des dirigeants de ces pays, regard désormais polarisé par l'Union Européenne et par les conditions à remplir pour en devenir membre. « *Ce qui a changé* »... c'est aussi l'éloge de la diversité. Je vois, dans l'intérêt porté à la diversité des formes prises par l'élevage des animaux de ferme, comme un marqueur du changement fondamental des orientations opérées depuis 1989. Pas uniquement l'introduction d'un régime politique démocratique et le passage à l'économie de marché... En effet, jusqu'au début des années 90, toute considération pour la diversité des manières de produire de la viande et du lait était impossible à formuler, voire incompréhensible pour nos interlocuteurs. Pourquoi ?... Parce qu'une telle approche n'était évidemment pas « correcte » dans un contexte politique où le développement agricole ne pouvait suivre qu'une seule voie, celle de la modernisation technologique d'unités de production de grande taille sur la base de la collectivisation du foncier et des moyens de production. Aujourd'hui, la diversité n'est plus « dissidente », elle est comme chez nous une préoccupation « moderne », un élément de diagnostic incontournable pour raisonner le développement de l'élevage dans ces pays.

Mais ces changements portent quels futurs ? L'éclatement du « bloc » des pays d'Europe centrale a eu pour conséquence l'éclatement des systèmes productifs et de leurs structures, tel que chacun de ses produits vit sa vie et suit sa propre trajectoire, comme s'il s'agissait des morceaux d'une planète qui aurait explosé dans l'espace. Comment retrouver une cohérence ? Comment identifier ce que peuvent être les bases de nouvelles politiques publiques, à la fois nationales et dans le cadre nouveau de l'Union Européenne ? Lors du Symposium sur la restructuration de l'élevage ovin dans les CEEC, tenu ici même à Budapest en novembre-décembre 97, j'avais esquissé des scénarios d'évolution des différents types d'élevage, scénarios que j'avais ensuite présentés lors de la Réunion de la FEZ à Varsovie, en 1998. Quels futurs sont en genèse dans les transformations à l'œuvre depuis 10 ans et si l'on met l'accent sur la diversité des structures de production ?

Il y a tout d'abord le phénomène nouveau des unités de subsistance, sources d'approvisionnement de nombre de familles, des « unités » d'élevage composées de seulement quelques animaux - vaches, brebis ou chèvres laitières, cochons... Dans l'enquête bulgare, 85% des élevages ont entre 1 et 4 vaches ! Ces micro-structures ont proliféré, notamment en périphérie des villes, comme palliatif à la baisse dramatique du niveau de vie et à l'extension du chômage. Il faut bien se nourrir ! En Pologne, cela s'est traduit par exemple par une augmentation spectaculaire du nombre de chèvres laitières, jusqu'alors peu fréquentes dans ce pays. Cela a à voir avec la fonction des jardins familiaux dans les banlieues ouvrières de nos pays d'Europe de l'ouest, dans les années 40-60. Mais le futur de ces unités

Slovaquie, Hongrie, Bulgarie), couvrant 6 régions (3 régions en Slovaquie, 2 dans chacun des autres pays) et portant sur les informations collectées dans environ 80 unités d'élevage selon une grille « multicritère » établie par Annick Gibon.

de subsistance est incertain puisque, par nature, ils ne devraient plus avoir leur raison si la prospérité économique attendue par l'entrée dans l'Union Européenne est au rendez-vous...

Il y a aussi les petits et moyens élevages « professionnels » constitués à partir de l'éclatement des structures collectives, ou encore en Pologne comme prolongement de la situation antérieure où la collectivisation n'avait pas pu être réalisée, (sauf dans les territoires gagnés sur l'Allemagne après la guerre ont été créés de grands domaines d'Etat). Alain Pouliquen insiste : « *Economiquement, ces petits et ces moyens ne pourront se maintenir qu'avec l'appui des pouvoirs publics* ». Mais ajoute-t-il : « *L'Union Européenne se doit de focaliser ses aides sur cette catégorie d'éleveurs, essentielle pour l'équilibre social de ces pays durant la phase de transition* ».

Autre phénomène spécifique à ces pays : le maintien de grandes structures de production qui se sont substituées aux coopératives d'Etat, soit sous la forme de grandes compagnies capitalistes ou par reconversion en coopératives de statut privé dans les mains des anciens « coopérateurs », comme par exemple en Hongrie. Et quel est, dans ces grandes structures, l'avenir de l'élevage ? En fait, dans ces unités de production de grande taille, selon Alain Pouliquen, il y a plus intérêt à investir dans le domaine des productions végétales qui ont besoin de moins de main-d'œuvre que dans les activités d'élevage qui sont là toutes en régression. Par conséquent, nous explique Jean-Pierre Boutonnet, en se référant aux théories économiques de Ricardo, tout se passe comme si les activités d'élevage ne devaient rester prédominantes que dans des territoires et des structures où elles n'ont pas forcément la meilleure productivité, et où par conséquent elles vont devoir être aidées, alors que dans des situations a priori plus favorables économiquement à l'agriculture, la priorité est mise sur les productions végétales. Le duo de mes deux collègues chercheurs de l'INRA de Montpellier mérite l'écoute !

En essayant de raisonner le sens de ces transformations, il nous faut réaliser que ces pays d'Europe centrale ont subi au moins quatre bouleversements en moins d'un siècle – le démantèlement de l'Empire Austro-Hongrois après la guerre de 14-18 et de l'Empire Turc (Bulgarie), puis la main de fer du régime hitlérien, suivi de l'installation de gouvernements communistes, et enfin la chute de ceux-ci - bouleversements qui ont eu de fortes incidences sur le régime foncier et sur l'agriculture. Mais ces bouleversements communs au sein de même « bloc » communiste s'inscrivent aussi sur des passés agricoles différents dont la logique est persistante sur la longue durée. Pays qui offrent aujourd'hui une diversité de formes de structures d'élevage bien plus grande que dans nos pays : de la micro unité de subsistance aux compagnies capitalistes... Toutes ces caractéristiques et cette histoire conditionnent fortement les évolutions futures des productions animales de ces pays dans le cadre renouvelé de l'Union Européenne.

Dernières mesures

Les membres du « CEEC Contact Group » (j'en suis l'un des deux vice-présidents) ont été invités à un déjeuner. La « borod pálinka » (alcool d'abricot) et le vin rouge hongrois coulent pour célébrer le 10^{ème} anniversaire de la première réunion de la « Task Force » qui s'est tenue justement ici à Budapest en 1991, après que l'idée en ait été émise lors de la Réunion Annuelle de la FEZ que j'avais organisée à Toulouse en juillet 90. La chute du Mur de Berlin a été le signal déclencheur de la chute du système technico-économico-politique communiste qui a lui-même été accompagné - on l'a déjà oublié - d'une spectaculaire décapitalisation du cheptel bovin et d'une baisse de la production et de la consommation de viande et de lait pouvant atteindre 50%, et aussi d'un abandon de la production de laine de brebis Mérinos avec l'ouverture à l'importation des laines d'Australie. Simultanément, les cours de la viande de bœuf se sont effondrés dans les pays d'Europe de l'ouest avec des achats massifs dans des pays tels que la Pologne, la Hongrie, l'URSS... A Toulouse, en 1990, on a pressenti combien les transformations allaient être profondes. Des rencontres sont improvisées dans les locaux de l'Université des Sciences Sociales où se déroule le Congrès, avec les quelques collègues des pays d'Europe Centrale et de l'Est qui ont fait le voyage : ils ont désormais la liberté de circuler, mais les ministères et les organismes n'ont plus d'argent pour financer leurs voyages à l'étranger ! Ces rencontres spontanées débouchent alors sur le principe de la constitution d'une « *Task Force* », initiative commune à la FEZ et à la FAO, « *Task Force* » chargée d'évaluer les nouveaux besoins des activités d'élevage de ces pays en termes de recherche, de transfert de technologie et de formation.

Quatre - cinq années après, donc très rapidement, il est devenu clair que la nouvelle politique agricole des pays d'Europe Centrale était désormais liée à l'objectif d'intégration à l'Union Européenne. Mais, aujourd'hui, ce que nous identifions avec un consensus remarquable, c'est que à part les trois Pays Baltes candidats à l'Union Européenne, les pays de l'ex-URSS n'ont pas trouvé au sein de la FEZ un espace de coopération pour les spécialistes de l'élevage et des productions animales. Ici, à Budapest, il y a moins de délégués venant de Russie, de Biélorussie, d'Ukraine... que lorsque nous étions réunis il y a seulement deux ans à Varsovie, ou même l'an passé à La Haye. Ainsi, le Doyen de la Faculté de Zootechnie de la célèbre Académie Agricole « Timiriazev » de Moscou, Vasyliy Lavrovski, avec qui j'avais sympathisé à Varsovie, a quitté la Russie pour rejoindre l'ambassade de Russie à Toronto comme conseiller scientifique. En fait, il était le seul contact actif de la Russie avec la FEZ et nous ne connaissons pas son successeur à Moscou ! Mais les Baltes peuvent encore jouer une carte unique : ils étaient une partie de l'URSS, et les principales villes de Biélorussie et d'Ukraine sont seulement à quelques heures de voiture de Vilnius et autres capitales, et ils ont des contacts réguliers avec leurs homologues russes. Ils peuvent convaincre leurs amis que la FEZ constitue un atout... Ce sont les arguments que nous développe un jeune collègue estonien, nouveau membre du groupe, Arunas

Svitojus³. Et il est direct et convaincant : alors que les regards des Hongrois se portent vers Bruxelles, il faut maintenant aller retrouver le regard de nos collègues de Russie...

Le sens des regards, voilà ce qui a fondamentalement changé au cours des dix dernières années ici à Budapest, capitale de la Hongrie, une des capitales majeures de la nouvelle Union Européenne !

* * * * *

Retour à l'ouest... Une grande librairie, dans une galerie marchande du cœur de Bruxelles, me propose dans ses rayons « Voyages » un ouvrage de référence : « Budapest 1900 ». Une réédition dans la « Petite Collection Bleue » du « Quai Voltaire ». L'auteur, John Lukacs⁴. Le regard d'un hongrois émigré aux Etats-Unis, mais toujours fasciné par Budapest, dont il souligne dans les premières lignes de l'introduction qu'elle était « *en 1900 la plus jeune des grandes métropoles d'Europe* ».

Lecture intéressée. Plongée dans les strates intimes de l'âme de la ville, repérage des signaux faibles reçus lors de mes promenades, prise de conscience de mes ressentis.

« Ainsi le grondement et le mugissement de Budapest dissimulaient-ils un soupçon de désenchantement et de mélancolie. Mais cette fusion de majeur et de mineur, d'optimisme et de pessimisme, de la lumière et de ténèbre est, somme toute, le lot inévitable de la condition humaine, mais aussi de toute culture qui en vaille tant soit peu la peine. » (Chapitre 1 – Les parfums, les couleurs et les sons).

Ainsi l'ordonnancement classique du Danube et des grandes avenues serait inséparable de l'ambiance musicale de Budapest ? Ainsi les rythmes tziganes seraient intimement liés à la monotonie et à la grandeur de l'horizon steppique de la puszta ? Désormais replacée au cœur de l'Europe, Budapest lui apporte la richesse plus que millénaire des magyars venus de l'est. Et l'Europe y gagne un nouveau regard !

³ Arunas Svitojus préside maintenant un nouveau Groupe de Travail de la FEZ chargé de la coopération avec les pays de l'ex-URSS

⁴ Edition « Quai Voltaire », réédition 1994.